



Cerisy, décembre 2009

Chère Amie, cher Ami de Cerisy,

Que vous ayez eu la chance, ou hélas non, d'assister à un colloque cet été, je pense qu'il vous sera plaisant de recevoir, comme d'habitude, en tant que membre de l'Association des Amis de Pontigny-Cerisy, quelques nouvelles des **publications** et des **colloques de l'année 2009**. Notre **programme 2010** est en cours d'installation sur notre site internet.

Depuis notre lettre de décembre dernier, ce sont **15 ouvrages** qui ont paru: *Antonin Artaud « littéralement et dans tous les sens »* (Minard), *Arménie* (L'Harmattan), *Blanchot dans son siècle* (Sens public-Parangon), *Revoir Henri Cartier-Bresson* (Textuel), *Les nouveaux régimes de la conception* (Vuibert), *Jean-Pierre Dupuy : dans l'œil du cyclone* (Carnets Nord), *Forme & Informe dans la création moderne et contemporaine* (Revue Formules n°13), *L'univers de Sylvie Germain* (PU Caen), *L'Habiter dans sa poésie première* (Donner lieu), *Littérature et photographie* (PU Rennes), *Ouvrir la logique au monde* (Hermann), *Mémoires et Anti-mémoires littéraires au XXe* (AML-Peter Lang), *Senghor et sa postérité littéraire* (PU Metz), *Sciences en campagne* (L'Aube), *Avec les poèmes de Bernard Vargaftig, l'énigme du vivant* (Vallongues). Et nous attendons, pour les prochains mois, la sortie de plusieurs volumes.

Ce que l'on peut faire saillir, d'abord, quant à **notre saison 2009**, c'est que toute l'équipe de Cerisy a continué de poursuivre au mieux, en vue de favoriser la vigueur des rencontres intellectuelles, son effort pour améliorer la qualité de l'accueil. En ce qui concerne les colloques eux-mêmes, j'ai l'agrément de noter que, en leur diversité, et même si aux mois de juin et de septembre la fréquentation a été un peu moindre, ils semblent avoir donné largement satisfaction, non seulement, certes, à cause de leur intérêt propre, mais aussi à cause de la force des audiences et de l'heureuse convivialité qui y fut le plus souvent la bonne règle.

Voici à présent, tenant soigneusement compte de l'opinion manifestée par leurs divers responsables, un rapide aperçu de ces vingt-trois rencontres.

La première, **Lieux et liens : espaces, mobilités, urbanités**, fut marquée par la densité des interventions, la diversité des points de vue et une pluridisciplinarité fructueuse. Des liens se sont tissés peu à peu en ce lieu, Cerisy, où, selon un avis semble-t-il bien partagé, le vivre ensemble permet un approfondissement. La convivialité et la *reliance* y ont été stimulées, non seulement par les questions ouvertes, mais aussi par les dimensions artistiques mises en vigueur. Aux initiales questions philosophiques impliquant les concepts d'espace et de temps ont succédé les respectifs questionnements des géographes, des urbanistes, des prospectivistes. Le cas de « Seine Arche » a permis d'aborder les problèmes de l'aménagement durable et de la conciliation entre la ville à produire et la ville à vivre. Des liens insolites ont été évoqués, dont, avec humour, l'amour... mobile. Le transilien, l'iDTGV, le Métro ont été examinés dans leurs dimensions fonctionnelles, sensibles et culturelles. Les thèmes d'espaces publics, de temporalités et de mobilités ont été

analysés sous bien des formes (notamment la rue et la place, le buffet de gare, les déplacements touristiques, les diverses déambulations). Les notions fines et complexes de « transformations silencieuses » ont su interroger la vulnérabilité des corps et des situations. Et c'est sur les concepts d'aisance, de sociabilité, d'expérience esthétique, d'urbanité et d'ancrages, que la réflexion s'est close.

Au cours du colloque suivant, **Peurs et plaisirs de l'eau, d'hier à demain**, ce sont des regards croisés qui ont tenté de mieux comprendre, s'agissant de l'eau, une ambivalence constitutive. L'on a dressé un tableau précis de la fréquente présence du sacré, étudié le destin des images de l'eau dans l'environnement urbain, montré à quel point il était illusoire, dans la relation à l'eau, d'opposer peurs et plaisirs, essayé de redonner une culture des choix techniques quant à l'eau dans la ville, évoqué la peur de s'empoisonner en buvant l'eau usée, exposé l'importance de l'eau en diverses circonstances (en Chine et au Japon, mais aussi dans le secteur périurbain de Marseille ainsi que dans les jardins à l'époque classique en Iran). Cet ensemble multiple a été accompagné par un concert de piano sur le thème de l'eau, par une exposition de photographies (s'ouvrant sur les cerfs-volants de poissons monstrueux dans la nuit de Shangai), par des extraits de films, tandis qu'un atelier de haikus a permis de partager un moment de créativité et que le témoignage d'une classe d'eau du collège de Cerisy a suscité un dialogue très vivant autour de contes imaginés pour l'occasion. La Normandie a été également à l'honneur avec une visite du Mont-Saint-Michel, avec des échanges sur son rapport à l'eau hier et demain, ainsi qu'à l'occasion d'une table ronde politique sur *L'eau des villes et l'eau des champs*.

Quant à la rencontre **Mauss vivant** qui a réuni quatre-vingts participants d'une quinzaine de nationalités différentes, elle avait comme objectif, non point de faire assaut d'érudition sur la vie ou l'œuvre de Marcel Mauss, mais bien de montrer en quoi cette dernière est toujours une source d'inspiration, pour les anthropologues évidemment, mais aussi pour les sociologues, les philosophes, les juristes, les psychanalystes. Une source d'inspiration politique, car il a été rappelé que Mauss avait été l'ami et le collaborateur de Jean Jaurès. Une source d'inspiration éthique, aussi, car, avec son *Essai sur le don*, Mauss croyait avoir trouvé « le roc de la morale éternelle ». Comme le texte des contributions avait été remis, d'avance, sous les espèces d'une brochure, il a été possible, sans que pâtissent les discussions, de mesurer le temps imparti à chaque thème, de telle sorte qu'une place a été laissée, non seulement certes à des échanges scientifiques impromptus, et, à partir des archives du Collège de France, à la découverte, dans l'ancienne étable, de l'exposition organisée par l'Institut Mémoire de l'Édition Contemporaine (IMEC), mais, également, à des échanges... pongistes et pétanquistes, ce qui a concouru à faire de ce colloque, en harmonie avec « l'esprit du don », une fête intellectuelle et amicale.

Sous le titre **La jeunesse n'est plus ce qu'elle était...**, des spécialistes venus des principaux pays francophones ont su concevoir, au fil d'échanges nombreux et fournis, la jeunesse autrement que sous l'angle des seuls problèmes d'intégration à la société (et, notamment, de l'école). Ainsi, outre les difficultés d'insertion dans le marché du travail, les discussions ont examiné les entreprises grâce auxquelles les jeunes se font les artisans, non seulement de réseaux de solidarité et d'entraide, mais encore de nouvelles cultures ouvertes au cosmopolitisme et à des formes originales d'engagement. Si une riche comparaison a été opérée entre les jeunes acadienne, belge, française, québécoise, la théorie n'a pas été en reste puisque la jeunesse a été considérée sous les angles de la sociologie, de l'anthropologie philosophique, de l'histoire et des perspectives politiques et publiques. Quant à la convivialité, toujours présente, elle a laissé espérer une prochaine rencontre, ayant pour thème, peut-être : *La jeunesse est ce qu'elle est !*

Par les efforts du colloque venu ensuite, **L'Ethnotechnologie prospective**, a été relancé, entre des participants venus d'horizons très divers mais ayant, chacun, une connaissance approfondie de sa spécialité, un travail inauguré lors de la crise de l'énergie et les débuts de la politique d'innovation.

Trois thèmes ont été abordés : la pertinence, sur la longue durée, de l'analyse (prospective, mais aussi rétrospective); un approfondissement de l'empreinte (au-delà d'une problématique de l'interaction) ; l'expérience pratique du terrain (avec l'utilité de la réflexion sur des cas concrets). Parmi les questions retenues, l'on peut noter celle des effets de la technique (avec les risques d'extinction des espèces, dont l'espèce humaine). Sous cet angle, ont été mis en relation l'agriculture doublement verte et les techniques traditionnelles chinoises (laissant pressentir de nouvelles formules). L'on a insisté aussi sur l'influence de l'écriture, sur les monnaies complémentaires et sur la recréation du lien social. L'on a souligné également en quoi le numérique transforme la création artistique, les jeux, le système de santé, l'urbanisme, la gestion des affaires publiques. La variété des compétences stimulant le rapprochement des points de vue, les travaux se sont achevés sur une note optimiste.

En parallèle s'est tenue la rencontre **Chutes et écartèlements : l'œuvre de Pierre Mertens**, pensée comme un colloque monographique dont le fil conducteur était l'interdépendance entre l'histoire, voire les histoires, et l'Histoire. Les travaux ont permis de se familiariser avec les nombreuses facettes d'une œuvre à la fois prose (par ce qu'elle raconte) et poésie (en ce qu'elle invente son propre langage). Parmi les thèmes récurrents, l'on peut citer l'obsession de l'enfance et le topos de la chute, l'exigence de l'engagement et l'esthétique d'un artiste ne percevant son reflet qu'en rendant compte du monde, la complémentarité des arts et le rang souverain de la musique. Le programme a été complété par des lectures collectives ainsi que par la présentation de documents filmographiques et iconographiques. De plus, la présence de l'écrivain, qui a réservé la primeur d'une nouvelle inédite, a permis un va-et-vient précieux entre l'interprétation de la critique, la réception du public et l'invention du poète.

Le colloque **Guillevic maintenant** a été réuni, ensuite, autour du mot-noyau fréquent dans l'œuvre et fournissant le titre du livre-poème paru en 1993. Présent vivant, « re-rumination », « ré-imagination » de l'instant qui dure, attente de ce moment où le poète détiendra la totalité du monde et sera possédé par lui, substance et sens d'un verbe créateur de l'inconnu du réel : c'est une constellation de thèmes et d'approches qui s'est affirmée au cours de cette rencontre fructueuse et chaleureuse, s'efforçant d'ébaucher, selon une interrogation de l'interrogation guillevicienne, la difficile synthèse des contradictions et paradoxes qui abondent. En plus de l'écoute des enregistrements de la voix de Guillevic et de la projection du film *Cinq et la peau*, il faut signaler la lecture intégrale, grâce au concours du Centre régional des Lettres de Basse-Normandie, de *Maintenant* par la compagnie « Le Grain de sable », ainsi que, grâce au soutien du Conseil régional de Bretagne, les chants en gaélique écossais interprétés par la bretonne Alix Quoniam. Arrosées de... chouchen et de whisky, ces manifestations ont ainsi offert des soirées que certains ont déclaré inoubliables.

En parallèle, la rencontre intitulée **La lecture insistance (autour de Jean Bollack)** souhaitait rendre justice à l'œuvre, certes, mais sans qu'elle en fût, par elle-même, proprement l'objet. Il s'est donc agi d'en faire saillir le principe dans la relecture des grandes œuvres littéraires et philosophiques. Les contributeurs, appartenant à des disciplines diverses (héliénistes, germanistes, philosophes, historiens des religions, psychanalystes) ont embrassé le roman, la poésie, le théâtre (de l'Antiquité et de la modernité), les textes sacrés (la Bible, le Nouveau Testament, le Coran). Ce que l'« insistance » concerne, c'est la correction des textes à la lumière d'une étude approfondie (ouvrant à une réflexion sur la pratique philologique) et les lectures, rejoignant des questions propres à la philosophie (comme le langage, l'individualité du texte, la rationalité des interprétations) et, dans le domaine épistémologique, une investigation historique des horizons de la compréhension. L'examen du processus de la création, au principe de toute composition textuelle, dans sa relation avec les couches de langage, est resté continûment au centre du débat. À l'étude des conditions de la production s'est naturellement ajoutée celle de l'interprétation, et des changements qu'au fil des époques elle fait subir aux significations premières. La clarification de ces deux faces

de la rationalité, qui se déterminent mutuellement, a constitué l'un des apports essentiels de cette rencontre.

Dans une époque très orientée vers une recherche planifiée et standardisée, la décade **La Sérendipité dans les sciences, les arts et la décision**, a réfléchi, fût-ce à partir d'un mot peu connu en France, sur la façon de tirer profit de l'inattendu dans l'invention et la création. Des chercheurs en sciences dures (astronomie, informatique, mathématiques, physique) et en sciences sociales (ethnologie, géographie, sociologie, urbanisme...) partagèrent avec des juristes, des spécialistes de l'internet, des experts des politiques publiques, des artistes (cinéastes, écrivains, musiciens, peintres) et des psychanalystes, leur intérêt pour une méthode où les dispositifs (cartes, logiciels, lois, médiation) seraient, non plus des contraintes, mais plutôt des invitations à penser partout l'innovation. Cette exploration des potentiels de la sérendipité a créé une atmosphère effervescente, notamment autour des jeux du soir, d'un repas sérendipien, des expositions de peinture, de la performance d'une troupe de jeunes comédiens ayant soumis l'aventure à leur observation. Et de manière inattendue, le souci de narrativité à l'œuvre a trouvé, dans la rencontre parallèle, avec des films partagés et une table ronde sur Sherlock Holmes, matière à compléter sa réflexion.

En parallèle, donc, s'est tenue la rencontre **Comment rêver la science-fiction à présent ?** qui s'est concentrée sur la production des dix dernières années et a exploré la « crise » du genre liée à une modification de l'imaginaire science-fictionnel issue, non seulement d'une rapide transformation de l'environnement technoscientifique (d'où le genre tire sa substance), mais aussi d'un changement des modes de diffusion (qui métamorphosent la part du littéraire). De multiples tendances ont été mises à jour : maintien de thèmes typiques et reprise des œuvres classiques (adaptées au contexte contemporain), persistance de certains sous-genres, dits sur le déclin (comme le cyberpunk), se déplaçant géographiquement selon la mondialisation des techniques qui les ont vu naître (généralisation des problématiques écologiques accompagnant la dissémination dans les médias et les arts, tendance « métafictionnelle » brouillant la frontière générique entre science et fiction). D'une manière générale, il est apparu que la science fiction littéraire se trouve noyée dans la multiplication des formes (BD, cinéma, télévision, fan fiction) et des productions commerciales (produits dérivés, blockbusters, jeux vidéo) qui fertilisent l'imaginaire d'une génération nouvelle. Du coup, la prétendue « crise » des genres s'est avérée plutôt la marque d'un dynamisme effectif.

Quant à la rencontre **De la grammaire à l'inconscient : dans les traces de Damourette et Pichon**, elle a permis de saisir que le « monstre dicéphale », qui, dans son monumental ouvrage *Des mots à la pensée, Essai de grammaire française*, postule que « le langage est un merveilleux miroir des profondeurs de l'inconscient », continue, plus de soixante ans après, à susciter l'intérêt, quelquefois la passion, des linguistes et des psychanalystes. De Belgique, d'Espagne, de Norvège, de Suisse, mais aussi de Corée, des Etats-Unis, d'Israël, de Russie, et, bien sûr, de France, les lecteurs de l'*Essai* et des autres travaux linguistiques écrits ensemble, ainsi que, pour Pichon seul, de ses travaux médicaux, psychanalytiques, pédagogiques, philosophiques et littéraires, ont confronté leurs interprétations, posant, notamment après Jacques Lacan, la question, toujours aussi vive des relations entre langage et inconscient. La notion de *sexuiseemblance* (le genre grammatical), la discordance et la forclusion (dont la combinaison fournit au français sa négation en ne... pas) ont donné lieu à maints débats animés. Le vœu s'est même fait jour, car le travail s'est déroulé dans une atmosphère de studieuse et joyeuse convivialité, qu'ils soient repris dans un avenir pas trop lointain.

Simultanément, le séminaire annuel de textique a poursuivi ses travaux, engagés l'année dernière, sur un thème crucial et délicat : **Comment écrire (la théorie)**. Certaines communications ont affiné, par la pratique et la réflexion, les « solutions textiques » déjà mises en jeu (celle de l'écrit dit « bizoné » où des zones en langage courant sont suivies, de manière bien distinctes, par de correspondantes zones dites « techniques »; celle de l'écrit dit « multi-rubriqué », où s'enchaînent des sections rigoureusement déterminées dans leur rôle : définition, proposition, argumentation,

exemplification). Certaines autres contributions ont tenté des expériences nouvelles (comme celle de l'écrit « triphasé », toujours en débat). A cause des systématiques réitérations qui, si diverses soient-elles, sont le propre de ces différentes manières, il est apparu que la structure dite « transparallélisme », vectrice, soit de transparence, soit de « disparition », méritait encore beaucoup de pensée. Et il a été possible, en outre, puisqu'ils se trouvaient cette année encore, exposés dans la salle de travail, d'observer, de loin comme de près, les *Imajustages* de Myriam Labadie, qui portent à d'inédites complexités le principe des « remplissages périodiques du plan » de Mauritz Cornelis Escher, et dont il semble que, dans... toute la peinture, il n'existe pas d'autres occurrences.

C'est à l'occasion du centenaire d'Eugène Ionesco, fidèle du Centre depuis 1952 et dont les nombreux séjours ont été illustrés par une exposition de photos choisies dans les Archives Pontigny-Cerisy, que s'est tenue, après un colloque initial en 1978, la rencontre **Lire, jouer Ionesco aujourd'hui**. Les participants de la première manifestation ont été assez rares, mais de nombreux jeunes chercheurs, français comme étrangers, ont témoigné de la persistance et, même du regain, de l'intérêt dont l'œuvre fait l'objet. Il a certes été question du théâtre (des pièces les plus jouées, *La Cantatrice chauve*, *Le Rhinocéros*, *Le Roi se meurt*, à celles qui l'ont été moins, *Amédée*, *Victimes du devoir*, *Exercices de conversation*), mais aussi des peintures, des journaux intimes et interventions civiques, de la quête spirituelle et de la réception à l'étranger. Deux metteurs en scène sont venus présenter leurs réalisations et deux spectacles tirés de nouvelles, *La Vase* et *Rhinocéros*, ainsi que la vidéo de *La Cantatrice chauve* dans la mise en scène de Jean-Luc Lagarce ont apporté, selon une sorte de contrepoint, un complément précieux aux communications.

Mais la vocation internationale du Centre a été satisfaite également, en parallèle, avec le colloque **Rainer Maria Rilke, de la vie à l'œuvre, regards croisés**, qui a rassemblé une soixantaine de personnes venues de huit pays différents (les traductions étant assurées grâce à un partenariat établi avec l'Institut de management et de communication interculturels). Conçu comme un kaléidoscope, le programme a confronté une foule de points de vue (universitaires, conservateurs de musée, psychanalystes, traducteurs, philosophes, comédiens, cinéastes, photographes, peintres, écrivains). Entre les analyses fines des textes et les manifestations artistiques (expositions et lectures-spectacles soutenues, entre autres, par la Fondation de la Poste quand elles concernaient les correspondances, et par le Forum culturel autrichien), a régné une heureuse harmonie permettant, non seulement une complémentarité, mais encore une dynamique produisant rebondissements et lumières nouvelles. Il faut noter aussi, en plus de la richesse des interventions et débats, une exceptionnelle ouverture entre les générations et une atmosphère productive liant, dans tous les lieux disponibles (bibliothèque, grenier, ancienne étable, salle haute des Granges, roseraie, terrasse nord), les conférences et les manifestations artistiques en une seule synergie favorisant la recherche et le partage.

Le colloque **Pierre Michon, écrivain** s'était donné pour but, quant à lui, d'élucider le travail et l'art du prosateur, les significations, l'esthétique comme la genèse de l'œuvre, à travers quelques grandes problématiques : l'écriture (le style, la prose, l'intertexte), l'énonciation, la représentation du temps et des lieux, l'imaginaire des mythes, l'interférence des arts et l'inspiration (auto)biographique. D'autres aspects ont également été envisagés : le rapport à l'Histoire, le travail de l'archive, l'inscription de l'œuvre dans les enjeux esthétiques actuels, le dialogue avec les « Grands Textes », le goût du sacré et du désastre. Si l'on semble pouvoir dire que cette rencontre a été une réussite, c'est, non seulement parce que des éclairages nouveaux ont été apportés par la qualité des interventions et la vigueur des discussions, mais encore par le dialogue entre chercheurs confirmés et jeunes doctorants, par l'étude génétique et la présentation des carnets inédits (ayant rendu visible le travail complexe de l'écriture à l'état naissant), la qualité des lectures proposées par l'écrivain lui-même et par deux grands comédiens (Daniel Mesguich et Denis Podalydès). Une place essentielle a été réservée aux deux dernières publications (*Les Onze* et *Le Roi vient quand il*

veut), l'ensemble donnant la sensation que cette œuvre entre désormais dans une nouvelle phase de sa réception qu'est venue confirmer, depuis, le Grand Prix de l'Académie française.

Ensuite, le colloque **Architecture et littérature** s'est attaché, en interrogeant ses fondements épistémologiques, à faire paraître, à ce propos, la fécondité du rapprochement interdisciplinaire. Des théoriciens du récit, des spécialistes de l'étude littéraire, des historiens de l'art, chacun intervenant avec son savoir comme sa pratique propres, et s'engageant personnellement en fonction de sa spécialité tout en s'aventurant dans les domaines autres, ont confronté leurs vues sur des thématiques communes (dont la ruine, la tour, l'extraterritorialité). Ainsi s'est-il avéré que de réels croisements permettant, notamment, d'approfondir les rapports entre architecture et littérature contemporaine, entre le réel, la fiction, et ce qu'il est possible de nommer la narrativité de l'architecture. Il faut noter aussi des ateliers d'« archi-littérature » (proposés aux participants en vue d'une confrontation inédite des deux pratiques), suscitant à leur tour un contre-atelier (empreint d'humour et d'inventivité). Le cadre et l'accueil offerts par le Centre ayant facilité l'équilibre entre la réflexion et le jeu, le travail et la détente, les participants ont été suffisamment conquis pour que s'énonce le désir que, après un nouveau cycle d'études, un autre colloque sur ce thème soit accueilli à Cerisy.

La semaine sur **Conventions : l'intersubjectif et le normatif**, a été l'occasion de croiser les travaux en cours de deux générations de chercheurs, en partant, soit de champs appliqués (la finance, l'emploi, le droit, l'action publique, l'art, la qualité des produits, l'internet), soit de problèmes conceptuels (la critique, la normativité, l'intersubjectivité, l'action morale, l'idéologie). De cette façon, il s'est confirmé que la notion de convention, et par elle-même, et par le type d'outillage intellectuel apte à l'approfondir, favorise, aussi bien les analyses très proches du terrain que les développements généraux sur les coordinations à l'œuvre dans nos sociétés. Un résultat inattendu de cette semaine d'échanges et d'interactions (entre les générations, entre les disciplines) a été la convergence sur un élément-clé de la crise actuelle : la soumission, consentante ou résignée, de nos sociétés à des procédures d'évaluations économiques et financières systématiques, déshumanisantes et, de surcroît, inefficaces.

Quant au colloque **Style, langue et société**, il s'est résolument placé sous l'orientation théorique et méthodologique de l'analyse du discours et, afin de préciser certaines valeurs caractéristiques d'aujourd'hui, a souhaité déplacer la question récurrente « Qu'est-ce que le style ? » du côté des usages contemporains. Le mot « style » n'étant pas la propriété des stylisticiens universitaires, ni des littéraires l'utilisant au quotidien, et son usage se rencontrant massivement dans les discours populaires (de la publicité aux comptes-rendus sportifs), c'est sous le signe de l'éclectisme, dans une perspective pluridisciplinaire, qu'il a été interrogé. Ainsi l'effort des théoriciens du style et des analystes de l'expressivité langagière, mais aussi des philosophes, des esthéticiens, des linguistes, des sociologues ont témoigné de la modification des approches : l'obsession définitionnelle a été refusée au profit d'une contextualisation des énoncés, de telle sorte que les usages du mot « Style », politisés et manipulables, ont été compris et analysés comme les manifestations d'une culture circonstancielle. Et l'on a souligné que Cerisy offrait un espace de réflexion spécialement opportun, puisque ce dont il s'agit, d'abord, avec celui-ci, c'est d'un style de travail, de pensée et de vie. C'est donc d'une excellente manière que se sont déroulés les communications et débats, toujours sans concession et toujours amicaux, comme les soirées de détente dans le grenier, les salons et la cave.

Le colloque en parallèle **Donner lieu au monde** a ouvert un large éventail de compétences par rapport, et aux questions que soulève un monde tendant à devenir « insoutenable », et aux perspectives qui s'imaginent pour poétiser un monde humain, soutenable lui, comme « vrai, beau et bon ». Géographes, architectes, urbanistes, philosophes, sociologues, anthropologues, médecins, praticiens divers, venant du Brésil, du Canada, d'Italie et certes de France, ont associé leurs regards critiques. Ils ont négocié, arête par arête, la montagne de questions que soulève notre rapport au

monde dans ses affirmations et réalisations, dans ses présupposés philosophiques, dans ses apprentissages, dans ses non-dits. Il a été pris grand soin des paroles et apports de l'autre, de son regard spécifique, au point qu'a commencé à se dessiner une sorte de langage commun, partagé mais incertain de lui-même dans son état naissant (celui d'une sensibilité plutôt que d'une tribu). C'est ce qui apparaîtra sans doute dans la publication envisagée pour rendre compte du contenu conceptuel et de la dimension humaine de cette rencontre.

Il semble que, pour le colloque venu ensuite, **Changer pour durer**, Cerisy ait offert, une fois encore, un lieu particulièrement adéquat. En effet, l'*homo economicus* vivant une accélération sans précédent des sujétions de son quotidien, ce à quoi le Centre invite, au contraire, on l'a remarqué, c'est à prendre le temps d'échanger et ainsi, peut-être de trouver des solutions pour un monde plus durable. De la foisonnante diversité des points de vue, de l'éclairage des philosophes, du calcul des modélisateurs, de l'apport des artistes est ressortie une vision ni pessimiste, ni optimiste où se sont dessinés, entre autres, un besoin de politiques aux différentes échelles du territoire, un rejet du compromis et la nécessité de boucler le chaînon manquant entre ceux qui pensent et ceux qui agissent, afin d'éviter la sixième extinction. Ajoutons qu'une table ronde qui a réuni le maire de Deauville et un élu engagé dans l'écologie a été l'occasion d'une soirée fort vivante.

La saison s'est achevée avec trois rencontres organisées avec l'Université de Caen sur des thèmes concernant directement la Normandie.

Le colloque **Les procès de Jeanne d'Arc revisités** a été de nature très internationale puisqu'il a mis ensemble, autour des participants français, des interventions d'origine diverse (allemande, anglaise, américaine, mais aussi brésilienne et finlandaise). Pour l'examen, entre autres, des procès qui se sont déroulés à Rouen, la principale nouveauté a résidé dans un travail collectif en cours permettant l'étude approfondie des langues employées (latin et ancien français). De nouvelles recherches ont été présentées sur la procédure, les assistants du procès, les mémoires annexes jusqu'ici plutôt négligés. Par ailleurs l'image de Jeanne et des procès a été examinée sur le plan littéraire, artistique et musical. Le travail a été rythmé par une intéressante visite thématique au Mont-Saint-Michel et par un mini-concert, voix et piano, dédié aux œuvres musicales consacrées à Jeanne au XIXe et au XXe siècles.

C'est la mise en commun de compétences diverses, avec le souci de la conservation d'une cathédrale considérée par beaucoup comme « la plus belle de Normandie » qu'a permis, ensuite, le colloque intitulé **La Cathédrale de Coutances, art et histoire**. A cette occasion des historiens, des archivistes, des ecclésiastiques, des architectes, des musicologues, des anthropologues, des spécialistes de la peinture et des vitraux ont su tous dialoguer. Outre l'histoire de cet édifice du XIIe siècle, qui conserve des éléments romans du XIe, les participants ont eu accès aux plus récentes recherches (sur les chanoines du chapitre et leur implantation dans la cité, sur les évêques et leurs résidences épiscopales, sur les destinées dramatiques du monument au cours de la Révolution française ainsi que sur les multiples problèmes posés par les restaurations qu'ont rendu nécessaires, siècle après siècle, l'usure du temps et les catastrophes naturelles). Pour une journée, le colloque s'est déplacé à Coutances où les congressistes, une centaine, ont été rejoints par quelques dizaines de personnes de la ville et des environs. La découverte de l'édifice *in situ* a permis d'apprécier la richesse du patrimoine mobilier (vitraux, reliquaires, autels, tableaux, statues) témoignant de la dévotion des générations antérieures. A l'issue de cette visite, un concert-conférence a montré la qualité des grandes orgues et l'originalité que présente le patrimoine musical du diocèse. Le point d'orgue fut la table ronde associant l'évêque de Coutances, le maire de la cité, le conservateur du monument et la présidente des « Amis de la cathédrale » d'accord pour souligner l'importance d'une collaboration régulière pour définir les programmes de restauration.

Parallèlement, le colloque **L'historiographie médiévale et ses sources antiques** a été l'occasion d'un échange très fructueux entre historiens, littéraires et linguistes, venus de France, de Belgique, de Grande Bretagne et d'Italie, spécialistes de l'historiographie médiévale normande des Xe-XIIe siècles, mais aussi de la production historique et littéraire composée avant cette période ou sur un aire géographique différente. L'on s'est intéressé au fonds des bibliothèques normandes et sur la place, réduite, certes, par rapport aux textes religieux eux-mêmes (en premier lieu la Bible et les écrits des pères de l'Eglise), qu'y occupent les sources anciennes et les textes historiques. Définir la manière, les causes et les finalités des emprunts textuels et idéologiques impliquait, pour lors, de s'interroger sur le rôle primordial joué par la Bible et les auteurs chrétiens de la basse Antiquité et du haut Moyen Age. La journée au fonds ancien d'Avranches et au Scriptorial, où les chercheurs ont été chaleureusement accueillis, a été l'occasion d'admirer quelques-uns des plus beaux manuscrits du Mont Saint-Michel. Et tous les participants semblent avoir apprécié l'atmosphère, fort propice à la création de liens intellectuels et amicaux.

Souhaitant que toute cette vivacité intellectuelle, en sa diversité (vous venez, sans doute, d'en avoir quelque peu l'impression), vous donne l'envie de revenir à Cerisy l'année prochaine, je vous remercie de votre fidèle soutien, et vous adresse, avec toute l'équipe du Centre culturel, mes vœux les meilleurs pour l'année 2010 qui, je l'espère, nous permettra de nous retrouver, en particulier à l'occasion du centenaire des décades de Pontigny et de la réflexion que nous prolongerons sur le devenir de Cerisy.

Edith Heurgon
Directrice du CCIC



PS : Vous trouverez sous ce pli, d'une part, le reçu à usage fiscal de vos dons et cotisations à l'Association pour **2009** et, d'autre part, une affichette pour la **saison 2010**, que je vous prie de bien vouloir, en vue de mieux faire connaître nos efforts, apposer en tout lieu adéquat.